

Il existe de grandes histoires dont les grands personnages sont reconnus pour leur héroïsme, leur parcours, leur intelligence... Il en existe également d'autres dépourvues de ces grands héros mais qui, pour autant, n'en sont pas moins d'autres grandes. Je vais vous raconter une de celles-ci, vous raconter celle qui est en quelque sorte MON histoire.

C'était une de ces premières journées de printemps comme j'en ai tellement vues. Le soleil se levait tranquillement et le ciel bleu azur était parsemé de nuages blancs. La forêt toute entière semblait reprendre vie après le passage mortel de l'hiver. Les oiseaux chantaient. Une légère brise soufflait et faisait danser nos branches qui s'étiraient vers le ciel. Nos bourgeons s'ouvraient doucement comme si nous choisissons avec soin notre tenue du printemps. Un nid était logé entre deux de mes branches. En son sein, un rossignol abritait tendrement sous ses ailes trois beaux œufs. L'eau de la petite rivière ruisselait entre les pierres. Le joli oiseau s'envola du nid, se posa par terre puis sautilla jusqu'à l'eau claire pour y boire. De petites fleurs mauves rajoutaient une touche de couleur et de gaieté à ce paradis terrestre. Elles dégageaient des effluves parfumées. Je puisais à la terre la sève dont j'avais besoin. Je la sentais monter en moi et parcourir chaque branche. J'étais certain que la forêt continuerait de s'épanouir ainsi pendant plusieurs siècles suivant le cycle des saisons et celui de la vie.

Mais soudain, le silence s'imposa, la brise tomba, les animaux se figèrent et la nature entière sembla les imiter. Même l'eau s'était tue. L'air était lourd d'attente et de tension. Alors, on entendit le bruit d'un canon puis d'un autre. Et enfin, de tout un bataillon! Un nuage, présage de malheur, cacha le soleil. La peur se fit sentir... Une explosion retentit! Le compte à rebours de notre destruction était enclenché... Les bombardements laissèrent derrière eux des traînées de fumée. Le bruit était assourdissant, il faisait trembler la terre, trembler mes branches et trembler le nid qui y était lové. Le ciel d'azur était un ciel de feu. Bientôt, ce chaos atteignit la terre. Les obus tourbillonnaient dans les airs avant de venir s'écraser au sol. Les fleurs se transformèrent en cendres. L'eau du petit ruisseau devint rouge pourpre. C'était un ruisseau de sang. Des hommes jaillirent de nulle part. Ils hurlaient, s'élançaient, couraient, se jetaient à terre, rampaient. Ils tenaient des battons nommés fusils qui crachaient du feu et des balles semant la mort. Elles venaient trouser mon tronc. Une branche se cassa. C'était la branche du pauvre nid. Il tomba. Les œufs se brisèrent. Des obus sifflèrent au-dessus de la forêt, explosèrent tout près de moi. Un autre instrument de la perversité des hommes m'atteignit de plein fouet. Mon tronc se sépara. Mes racines sortirent de terre. Mes branches s'éparpillèrent en de nombreux morceaux. Mon être se disloqua de part et d'autre. Je crus que c'était la fin. Mais non! Un morceau de la branche qui soutenait le nid des défunts oisillons fut ramassé par une main de soldat. Une main d'homme. Une main de destruction.

Je sens qu'on me manipule. On me sculpte. J'ai des jambes et maintenant des orteils. Les mains qui me sculptent sont fortes, elles œuvrent à la fois avec fermeté et délicatesse, concentrées sur chaque détail. Elles me font de jolies chaussures et un élégant pantalon. Mais je sens, qu'autour de moi, parfois tout tremble. Comme ça, d'un seul coup. Les mains façonnent mon buste. Bientôt, j'ai des bras, des mains, une veste. Puis, une tête, des cheveux et des oreilles. J'entends des bruits sourds, des explosions, le bruit des cuillères qui raclent les gamelles. Maintenant, il s'attaque à ma bouche et mon nez. Mais qu'est-ce-que ça pue! Des odeurs d'excréments me montent aux narines. Enfin, mes yeux s'ouvrent... je suis dans une tranchée au milieu des rats et de la boue. Mon créateur me regarde et me sourit. Je suis surpris de voir ce visage rayonnant parmi le décor misérable qui s'offre à moi. Un soldat à ma gauche semble dormir... oh! Je ne suis plus si sûr qu'il se repose car je vois du sang sur son manteau et un visage blême. A ma droite, deux autres hommes sont debout, collés contre la terre qui forme la tranchée. Les deux pieds dans la bouillasse, les habits sales, la barbe mal rasée, seule leur tête dépasse. Ils guettent l'ennemi.

Soudain, le plus jeune s'exclame :

"Ils vont se terrer comme des lapins encore longtemps ces boches?"

- Calme-toi François! Je préfère qu'ils se cachent et ne pas avoir l'ordre d'attaquer. Ainsi, mes chances de revoir ma femme et mes enfants sont plus grandes. Ah! Madeleine, ma chère Madeleine! Que tu me manques! Et vous, mes enfants... vous verrai-je grandir?"

- Comment peux-tu être aussi égoïste? Moi, je combats pour l'honneur de notre belle France insoumise et fière. Je combats contre ces porcs d'allemands qui nous ont volé l'Alsace et la Lorraine, affirme le dénommé François.

- Tu es encore bien jeune et tu as peu d'expérience dans la vie. Quand tu auras une femme et des enfants, tu penseras à moi. Alors, tu comprendras ton vieux camarade Paul.

- Je connais l'amour et la douleur que l'on éprouve pour une personne qui nous est chère. J'avais une sœur, Louise... la douce et tendre Louise. Un jour, des soldats allemands ont envahi notre village. Je n'étais pas à la maison quand ils ont défoncé la porte. Je n'étais pas non plus là quand ils se sont approchés de Louise et qu'ils ont abusé d'elle... Pourtant, j'aurais sacrifié ma vie pour la défendre. Quelques jours plus tard, le corps de ma sœur a été retrouvé, échoué sur une rive de la rivière. Visiblement, elle s'était donné la mort."

Paul se rapproche de François et lui pose une main derrière le dos.

"Tu sembles en avoir déjà trop vu pour ton jeune âge. Et toi, Albert, que penses-tu de cette guerre?"

Mon sculpteur se détourne de moi et répond au soldat :

"Je n'aime pas la guerre. Mais je n'ai aucune haine contre les allemands. Du moins pas pour les soldats. Ils subissent le froid, la faim, l'éloignement de leurs proches... Ce sont les supérieurs qui se contentent de donner des ordres depuis l'arrière, installés confortablement dans leurs fauteuils, qui me répugnent."

- Je partage ton idée de révolte. J'en ai assez, le soutient Albert.

- Oui, sur ce point, je pense que tous les soldats seront d'accord, conclut François."

Le regard de Paul se tourne vers moi :

"Il n'est pas mal ton petit bonhomme. Il me fait penser à un anglais avec son élégant pantalon et sa jolie veste. Tu devrais lui ajouter un chapeau haute-forme. Avant la guerre, une riche famille anglaise, surprise par la nuit, avait fait halte dans l'auberge de notre village. Je discutais avec l'aubergiste quand ils sont entrés. Les hommes étaient habillés comme ton petit bonhomme.

- Il faudrait que je lui donne un nom anglais. Mm... pourquoi pas... Jimmy?"

- Oh! Ça lui va bien. Mais est-ce que ce prénom existe? s'interroge Paul.

- Peut-être, peut-être pas. Enfin, l'important c'est de lui trouver un nom qui lui aille et qui fasse Anglais. Mon petit bonhomme, désormais, tu t'appelleras Jimmy!"

À peine a-t-il terminé sa phrase qu'une explosion retentit. Il se jette à terre et me sert fort contre lui. Je ne comprends pas ce qu'il me murmure à l'oreille car le bruit est trop fort. Il me range précieusement à l'intérieur de son manteau, tout contre son cœur! Je l'entends battre à mille à l'heure et j'ai peur qu'il sorte de sa poitrine. Un ordre est lancé, Albert s'empare de son fusil et s'élançe en dehors de la tranchée.

Les combats ont cessé. Albert m'a sorti de son manteau. Seulement nous ne sommes plus dans la même tranchée et je ne vois ni Paul ni François. Il me pose à côté de lui et écrit.

19 mars 1917,

Chers parents,

A l'heure où je vous écris, notre dîner est distribué...Mais quel repas! Je ne saurais mettre des mots précis sur l'odeur de pourriture qui vient envahir mes narines. Il me faut m'imaginer une de tes

soupes, papa. Tu sais, celles de pomme de terre-carotte, bien chaudes que tu me cuisinait, petit. Pourquoi parler de soupes de pomme de terre-carotte? L'alimentation n'est pas le seul problème ici. Nous vivons dans la boue, parmi les rats, les cadavres... en enfer! La nuit, nous ne dormons pas. Nous craignons de ne jamais nous réveiller, assassinés par le froid. Nous entendons sans cesse le sifflement des obus, des hurlements, des bombardements. Je ne compte plus les camarades qui tombent autour de moi, je ne vois même plus leurs corps déchiquetés, le sang... Savez-vous que le camarade Paul ne reverra jamais sa famille? Il vient de tomber aujourd'hui sous le feu des balles ennemies. Et François? Il a été transporté à l'infirmerie pour blessures graves. Seulement, je ne sais pas lequel des deux est le plus à plaindre... François sera défiguré à vie et gardera à jamais le souvenir de cette foutue guerre. Moi, je me demande comment je ne peux avoir qu'une cheville foulée, quelques coupures et une main qui saigne.

Pourquoi, pourquoi, pourquoi? Ce mot tourne en boucle dans ma tête. Pourquoi, nous, soldats, sommes condamnés à subir les pires souffrances? à nous entretenir? Non, ce ne sont pas les allemands que je n'aime pas, mais la guerre. Ces soldats de l'autre côté, peut-être, écrivent-ils à leurs parents, décrivant ce qu'ils subissent ici, dans ce "merdier". Je me sens terriblement coupable! Coupable envers mes camarades qui tombent alors que je suis toujours en vie, mais aussi coupable envers ceux d'en face, sur lesquels nous avons l'ordre de tirer. Chaque fois qu'une balle sort de mon fusil, je pense aux orphelins, aux veuves, aux parents désespérés. Et chaque fois que je pense aux orphelins, aux veuves, aux parents désespérés, je pense à vous. Oui, je pense à vous, aux moments que l'on a partagés. Ce sont ces souvenirs qui me maintiennent en vie, qui alimentent la petite flamme de l'espoir qui s'agite en moi. Quand je m'imagine tes yeux, maman, de l'apaisement et de l'amour m'envahissent. Quand je m'imagine tes mains fortes, papa, je relève la tête et reprends courage. Ainsi, avec les quelques camarades qui sont encore vivants, nous nous efforçons de rire, de chanter, de vivre. Nous faisons confiance au destin et au hasard. Car, à quoi sert donc de désespérer? Cela ne changera pas notre sort et encore moins la guerre. S'il faut mourir, autant que ce soit le sourire aux lèvres, la tête pleine de bons souvenirs et avec vous dans nos cœurs. Sur ce point, nous sommes tous d'accord.

Votre cher fils dont vous pouvez être fier et qui vous sert tendrement dans ses bras,

ALBERT

N. B. : Dites à mon cher petit frère Jules que j'ai sculpté pour lui une figurine en bois. C'est un petit anglais très chic qui s'appelle Jimmy. Je lui enverrai dès que possible. Son grand frère pense à lui très fort.

Je suis emballé avec, il me semble, un morceau de chemise d'Albert et un bout de ses lacets. Je pars loin de "ce merdier" comme il le dit si bien. Je vais rencontrer un gentil petit garçon et peut-être reverrai-je Albert... Qui sait?

C'est comme ça que moi, Jimmy, le petit morceau de bois, je fus détruit à cause de la violence des hommes et je revins à la vie grâce à la douceur d'un homme.

L'humanité n'est peut-être pas complètement perdue... De la bonté, de l'amour se cachent dans chaque révolution, dans chaque guerre.

Le récit s'arrête là, mais mon histoire continue. Peut-être m'as-tu déjà croisé ou me croiseras-tu sur le présentoir d'un vieil antiquaire ou dans un vide-grenier? Ne détourne pas trop vite ton regard. Les objets, parfois, ont eux aussi une âme.

